**Françoise de Graffigny, *Lettres d’une Péruvienne*, 1747-1752 : deux scènes de rencontre**

**Lettre II : Zilia et Aza**

|  |  |
| --- | --- |
| 1.5.10.15.20.25. | Tu parus au milieu de nous comme un Soleil Levant, dont la tendre lumière prépare la sérénité d’un beau jour : le feu de tes yeux répandait sur nos joues le coloris de la modestie, un embarras ingénu tenait nos regards captifs ; une joie brillante éclatait dans les tiens ; tu n’avais jamais rencontré tant de beautés ensemble. Nous n’avions jamais vu que le *Capa-Inca* : l’étonnement et le silence régnaient de toutes parts. Je ne sais quelles étaient les pensées de mes Compagnes ; mais de quels sentiments mon cœur ne fut-il point assailli ! Pour la première fois j’éprouvai du trouble, de l’inquiétude, et cependant du plaisir. Confuse des agitations de mon âme, j’allais me dérober à ta vue ; mais tu tournas tes pas vers moi, le respect me retint.Ô, mon cher Aza, le souvenir de ce premier moment de mon bonheur me sera toujours cher ! Le son de ta voix, ainsi que le chant mélodieux de nos Hymnes, porta dans mes veines le doux frémissement et le saint respect que nous inspire la présence de la Divinité.Tremblante, interdite, la timidité m’avait ravi jusqu’à l’usage de la voix ; enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j’osai élever mes regards jusqu’à toi, je rencontrai les tiens. Non, la mort même n’effacera pas de ma mémoire les tendres mouvements de nos âmes qui se rencontrèrent, et se confondirent dans un instant.Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumière confondrait notre incertitude. Quel autre, que le principe du feu, aurait pu nous transmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répandue et sentie, avec une rapidité inexplicable ?J’étais trop ignorante sur les effets de l’amour pour ne pas m’y tromper. L’imagination remplie de la sublime Théologie de nos *Cucipatas*, je pris le feu qui m’animait pour une agitation divine, je crus que le Soleil me manifestait sa volonté par ton organe, qu’il me choisissait pour son épouse d’élite : j’en soupirai, mais après ton départ, j’examinai mon cœur, et je n’y trouvai que ton image. |

**Lettre XII : Zilia et Déterville**

|  |  |
| --- | --- |
| 1.5.10.15.20.25. | Le *Cacique* entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutait encore plusieurs bagatelles à ma parure ; il s’arrêta à l’entrée de la porte et nous regarda longtemps sans parler : sa rêverie était si profonde, qu’il se détourna pour laisser sortir la *China* et se remit à sa place sans s’en apercevoir ; les yeux attachés sur moi, il parcourait toute ma personne avec une attention sérieuse dont j’étais embarrassée, sans en savoir la raison. Cependant afin de lui marquer ma reconnaissance pour ses nouveaux bienfaits, je lui tendis la main, et ne pouvant exprimer mes sentiments, je crus ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu’il se plaît à me faire répéter ; je tâchai même d’y mettre le ton qu’il y donne.Je ne sais quel effet ils firent dans ce moment-là sur lui ; mais ses yeux s’animèrent, son visage s’enflamma, il vint à moi d’un air agité, il parut vouloir me prendre dans ses bras, puis s’arrêtant tout-à-coup, il me serra fortement la main en prononçant d’une voix émue. *Non*…, … *le respect*… *sa vertu*… et plusieurs autres mots que je n’entends pas mieux, et puis il courut se jeter sur son siège à l’autre côté de la chambre, où il demeura la tête appuyée dans ses mains avec tous les signes d’une profonde douleur. Je fus alarmée de son état, ne doutant pas que je lui eusse causé quelques peines ; je m’approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir ; mais il me repoussa doucement sans me regarder, et je n’osai plus lui rien dire : j’étais dans le plus grand embarras, quand les domestiques entrèrent pour nous apporter à manger ; il se leva, nous mangeâmes ensemble à la manière accoutumée sans qu’il parût d’autre suite à sa douleur qu’un peu de tristesse ; mais il n’en avait ni moins de bonté, ni moins de douceur ; tout cela me paraît inconcevable. |